

Marguerite de Silly, épouse Gondi

La première femme qui n'a pas pu se passer de Vincent de Paul

Vicente de Dios Toribio, C.M.



Philippe-Emmanuel de Gondi et Marguerite de Silly

Silly-Gondi

Marguerite de SILLY et Philippe-Emmanuel de GONDI se sont mariés en l'an 1600, année de l'ordination presbytérale de Vincent de PAUL. Ils avaient approximativement le même âge. Ils ne se connaissaient en rien et ne se ressemblaient pas du tout. Mais les chemins de la vie et la main de Dieu allaient les rapprocher au point de vivre une relation d'entente et de collaboration.

Rien n'est dit, dans les livres, de la vie de Marguerite de SILLY avant son mariage en 1600. Elle était la fille aînée d'Antoine de SILLY, comte de Rochepot, damoiseau de Commercy, souverain d'Euville, et de Marie de LANNOY, dame de Folleville. Les titres nobiliaires étaient si usités et exhibés, à cette époque, que nous gagnerons à éviter désormais leur énumération. Le simple fait de nommer ceux que possédait la famille de GONDI remplirait vainement plusieurs pages. Quoiqu'il en soit, la famille de SILLY était une famille noble, toutefois pas autant que

la famille de GONDI, mais elle était de loin moins importante dans l'histoire et la politique du pays.

Nous ne connaissons pas non plus les détails de la rencontre de Philippe-Emmanuel et de Marguerite. D'une manière ou d'une autre, ils se rencontrèrent, se marièrent et s'aimèrent en vérité. Leur domicile était à Paris, tout d'abord rue des Petits-Champs puis rue Pavée. Mais, au moins quand les campagnes militaires de Philippe-Emmanuel, comme général des galères, le permettaient, ils passaient de longues périodes dans les résidences champêtres dont ils disposaient dans leurs domaines étendus.

Le premier GONDI qui arriva en France, passant de Florence à Lyon, s'appelait Antoine. Il était banquier et ses intérêts étaient financiers. À Lyon, il épousa une dame du nom de Marie-Catherine de PIERRE-VIVE. Et, lors d'un voyage de sa compatriote la reine Catherine de MÉDICIS à Lyon, cette dernière sympathisa avec eux au point qu'ils troquèrent la profession de banquiers pour la politique. C'est ainsi que commença la saga française des GONDI.

Antoine et Marie-Catherine eurent deux fils; ce fut la première génération: Albert, qui prit le parti des armes, et Pierre, qui prit celui de l'Église.

D'Albert et Catherine de CLERMONT naquirent quatre fils et plusieurs filles; ce fut la seconde génération: d'une part Charles et Philippe-Emmanuel, qui prirent le parti des armes, et d'autre part Henri et Jean-François, qui prirent celui de l'Église, devenant respectivement le premier cardinal de RETZ et le premier archevêque de Paris. Deux des filles d'Albert et de Catherine furent religieuses au monastère royal de Poissy mais la plus connue fut Charlotte, aussi appelée la marquise de MAIGNELAIS, laquelle, veuve à vingt ans, consacra sa vie et sa fortune à la religion et à la charité.

Il y eut une troisième génération, précisément celle des enfants de Marguerite de SILLY et de Philippe-Emmanuel de GONDI: trois fils, Pierre qui servit dans l'armée, Henri qui servit dans l'Église (il mourut prématurément) et Jean-François-Paul, qui dut succéder à son frère Henri et qui est passé à la postérité sous le céléberrime nom de cardinal de RETZ.

Premier interlude – Clichy

Comme les nobles d'alors ne se privaient de rien qu'ils ne pussent posséder, les plus pieux d'entre eux sollicitaient le droit d'avoir en leurs demeures un chapelain qui veillerait aux intérêts religieux de la famille et de la domesticité. C'est ce qu'eux demandèrent à Pierre de BÉRULLE, le prêtre le plus connu et le plus influent, leur ami. Et Pierre de BÉRULLE

choisit Vincent de PAUL, prêtre ni connu ni influent, qui avait déjà tout un chemin de vie, totalement étranger aux maisons nobles, et qui, sous la direction de BÉRULLE, vivait une étape de guérison et de conversion intérieure. L'année précédente, en 1612, il s'était senti pleinement heureux comme curé de Clichy. Il avait été à cette paroisse parce que BÉRULLE le lui avait demandé et, maintenant, voilà que le même BÉRULLE lui demandait d'être aumônier de la maison des GONDI-SILLY.

On peut supposer qu'il n'y alla pas de bonne grâce mais il y alla. Son séjour au service de cette maison, bien plus important pour sa vie future qu'il ne se l'était imaginé, comprend deux étapes (1613-1617 puis 1618-1625), interrompues par sa fameuse escapade à Châtillon-les-Dombes.

Première période chez les GONDI – La Mission (1613-1617)

Lors de la première étape, il se consacra à ses devoirs d'aumônier et précepteur. Précepteur de deux enfants, puisque la charge du troisième, nouveau-né, ne lui incombait pas. Les deux aînés, Pierre et Henri, reçurent de lui l'initiation à la langue latine et les premières notions chrétiennes. Il s'occupa aussi de l'attention religieuse des gens de maison. Et, comme il devait accompagner les époux GONDI dans leurs déplacements jusqu'aux villages de leurs domaines, il en profitait pour catéchiser, prêcher et confesser les gens du cru. Il fit aussi peser son influence sur les époux GONDI eux-mêmes, comme par exemple lorsqu'il obtint que Philippe-Emmanuel renonçât à se battre en duel, ou bien lorsqu'il commença à modeler l'esprit de sa femme, pour que, au lieu de dépendre autant de lui, elle plaçât son regard dans les pauvres et dans les œuvres de charité.

Pour ce faire, il fallut qu'arrivât un évènement, qui s'avéra décisif dans la vie de Vincent aussi bien qu'en celle de Marguerite. Cela se passa à Folleville, un jour de janvier 1617. Ce fut la confession d'un paysan à Gannes, un village voisin, et ensuite sa confession, cette fois publique, devant ses voisins, Madame de GONDI et Vincent, selon laquelle ses confessions antérieures avaient été sacrilèges, puisqu'il n'avait pas osé y révéler ses péchés aux confesseurs de semaines. Madame de GONDI en demeura atterrée; cela dépassait son imagination. «*Ah! Monsieur, qu'est-ce que cela? [...] Quel remède à cela?*», dit-elle à son aumônier. Et ils se mirent à l'œuvre. «*Cette dame me pria – dira plus tard Vincent – de faire une prédication en l'église de Folleville*». Et, le mercredi 25 janvier, fête de la conversion de saint Paul, Vincent prêcha à Folleville un sermon sur la confession et la manière de la bien faire. Le résultat fut miraculeux. Ceux qui allèrent se confesser furent si nombreux que «*Madame envoya prier les Révérends Pères jésuites*

d'Amiens de venir au secours». Arrivèrent alors le père recteur puis le père FOURCHÉ. « Nous fîmes ensuite aux autres villages, qui appartenaient à Madame en ces quartiers-là, et nous fîmes comme au premier. Il y eut grand concours, et Dieu donna partout sa bénédiction. Et voilà le premier sermon de la Mission et le succès que Dieu lui donna le jour de la Conversion de saint Paul; ce que Dieu ne fit pas sans dessein en un tel jour »¹.

Un évènement complémentaire arriva à cette époque. « Madame la générale des galères » (ainsi l'appelait Vincent quand il en parlait à des tiers) se rendit compte, en se confessant à un curé, de ce que, au moment de l'absolution, il murmurait seulement quelque chose entre ses dents; la bonne dame demanda un jour à un religieux qu'il lui donnât par écrit la formule de l'absolution et il ne lui en fallut pas plus pour qu'elle remît le papier au confesseur, afin qu'il le lût, puisqu'il ignorait la formule. « *Et me l'ayant dit – se souvint Vincent –, je pris garde et fis plus particulière attention à ceux à qui je me confessais, et trouvai qu'en effet cela était vrai et que quelques-uns ne savaient pas les paroles de l'absolution* »².

Nous savons que ce premier séjour de Vincent en l'hôtel des GONDI ne le satisfait point. Là, il eut sans doute la nostalgie des jours heureux à Clichy. Probablement parce que la charge de précepteur d'enfants mineurs ne lui convenait pas. Ou parce que, ne pouvant se soustraire au bruit du monde, l'hôtel recevait des personnalités de la politique et de l'intrigue. Ou encore parce que quelque chose en son for interne lui disait que son chemin devait passer par les voies de Gannes ou Folleville. Ce qui est sûr, c'est qu'on nous dit que, lorsqu'il était dans l'hôtel, il se retirait comme un chartreux et ne faisait pas montre de bonheur, « en proie à une sorte de mauvaise humeur permanente et désagréable ». Au point que Madame de GONDI eut à le corriger et que lui s'amenda radicalement, avec l'aide de cette dernière et surtout d'un personnage qui n'allait pas tarder à apparaître dans sa vie: François de SALES.

Mais Vincent, bien qu'il fût sur le point de s'échapper de cet hôtel, eût dû parler en bien de ces années 1613-1617, qui allaient le centrer sur le chemin que Dieu lui montrait pour toute sa vie. Il expérimenta la misère du pauvre peuple des campagnes et l'ignorance crasse d'une grande partie du clergé français. Et il partagea les deux expériences avec cette femme, apparemment fragile mais très forte aux heures de vérité. Le meilleur biographe de Vincent de PAUL écrit: « *Marguerite*

¹ VINCENT DE PAUL, *Correspondance, entretiens et documents* (publiés par Pierre Coste, C.M.), Tome XIII^e, pp. 4-5.

² VINCENT DE PAUL, *Correspondance, entretiens et documents* (publiés par Pierre Coste, C.M.), Tome XI^e, p. 170.

de SILLY fut, sans le savoir, la première de plusieurs femmes qui influencèrent puissamment l'histoire de notre homme. Elle fut l'instrument de Dieu pour révéler à Monsieur Vincent quel était le véritable chemin de sa vie presbytérale, et à cet égard on pourrait dire qu'elle fut la femme d'une influence décisive dans sa vie».

Second interlude

Parmi les premières lettres de la correspondance de saint Vincent que nous conservons, cinq apparaissent en relation avec Marguerite de SILLY³. La première est de Vincent, qui y communique à Monsieur de GONDI qu'il s'est absenté dans l'intention décidée d'exercer le ministère paroissial où il se trouve. La seconde est de Madame de GONDI à Vincent, une fois que son mari l'a informée de celle que Vincent lui a envoyée. La troisième est de Vincent à Madame de GONDI, qui l'encourage à se soumettre à la volonté de Dieu. La suivante est de Monsieur de GONDI à Vincent, dans l'espoir que le voyage que va faire Vincent à Paris le rapportera à sa maison. Et la cinquième est de Vincent à Charles du FRESNE, secrétaire de Monsieur de GONDI, dans laquelle il lui dit qu'en ce voyage à Paris, « *suyvant les lumières que Dieu lui donnera, il prendra une décision définitive sur son retour à Châtillonelles-Dombes ou sa rentrée dans la famille des GONDI* »⁴.

Toutes ces lettres furent écrites dans le bref laps de trois mois, en l'an 1617. Évidemment, la lettre la plus intéressante est la seconde, celle de Marguerite à Vincent, qui est l'unique que nous puissions lire entièrement – les autres ne sont que des résumés – et qui mérite d'être transcrite dans son intégralité :

« *Septembre 1617.*

Monsieur,

Je n'avais pas tort de craindre de perdre votre assistance, comme je vous ai témoigné tant de fois, puisqu'en effet je l'ai perdue. L'angoisse où j'en suis m'est insupportable sans une grâce de Dieu tout extraordinaire, que je ne mérite pas. Si ce n'était que pour un temps, je n'aurais pas tant de peine; mais quand je regarde toutes les occasions où j'aurai besoin d'être assistée, par direction et par conseil, soit en la mort, soit en la vie, mes douleurs se renouvellent. Jugez donc si mon esprit et mon corps peuvent longtemps porter ces peines. Je suis en état

³ Lettres 6 à 10 in *Correspondance, entretiens et documents* (publiés par Pierre Coste, C.M.), Tome I^{er}, pp. 21-24.

⁴ Lettre 10 in *Correspondance, entretiens et documents* (publiés par Pierre Coste, C.M.), Tome I^{er}, pp. 23-24.

de ne rechercher ni recevoir assistance d'ailleurs, parce que vous savez bien que je n'ai pas la liberté pour les besoins de mon âme avec beaucoup de gens. Monsieur de BÉRULLE m'a promis de vous écrire et j'invoque Dieu et la Sainte Vierge de vous redonner à notre maison, pour le salut de toute notre famille et de beaucoup d'autres, vers qui vous pourrez exercer votre charité. Je vous supplie encore une fois, pratiquez-la envers nous, pour l'amour que vous portez à Notre-Seigneur, à la bonté duquel je me remets en cette occasion, bien qu'avec grande crainte de ne pouvoir pas persévérer. Si après cela vous me refusez, je vous chargerai devant Dieu de tout ce qui m'arrivera et de tout le bien que je manquerai à faire, faute d'être aidée. Vous me mettez en hasard d'être en des lieux bien souvent privée des sacrements, pour les grandes peines qui m'y arrivent et le peu de gens qui sont capables de m'y assister. Vous voyez bien que Monsieur le général a le même désir que moi, que Dieu seul lui donne par sa miséricorde. Ne résistez pas au bien que vous pouvez faire aidant à son salut, puisqu'il est pour aider un jour à celui de beaucoup d'autres. Je sais que, ma vie ne servant qu'à offenser Dieu, il n'est pas dangereux de la mettre en hasard; mais mon âme doit être assistée à la mort. Souvenez-vous de l'appréhension où vous m'avez vue en ma dernière maladie en un village; je suis pour arriver en un pire état; et la seule peur de cela me ferait tant de mal que je ne sais si, sans ma grande disposition précédente, elle ne me ferait pas mourir»⁵.

Cette lettre, à la fois merveilleuse et saisissante, révèle l'âme de cette femme, délicate et scrupuleuse, excessive dans le compte de ses faiblesses, lucide et à la fois aveuglée jusqu'à recourir au chantage pour convaincre le destinataire. Elle nous révèle aussi l'ascendant spirituel que Monsieur Vincent avait acquis peu à peu en cette maison et en cette famille. Il n'est pas difficile de trouver là l'explication de sa conduite, comme lui-même l'exprima plus tard en parlant aux Filles de la Charité: «*Quand il plut à Dieu m'appeler chez Madame la générale des galères, je regardais M. le général comme Dieu et Madame la générale comme la sainte Vierge. S'ils m'ordonnaient quelque chose, je leur obéissais comme à Dieu et à la sainte Vierge; et je ne me souviens point d'avoir reçu leurs ordres comme venant de Dieu, quand c'était M. le général des galères qui me commandait; et de la sainte Vierge quand c'était Madame la générale, et je ne sache point, par la grâce le Dieu, avoir fait aucune chose contre cela. J'ose encore dire que s'il a plu à Dieu donner quelque bénédiction à la Compagnie de la Mission, j'ose dire que ç'a été en vertu de l'obéissance que j'ai rendue à Monsieur le général et à*

⁵ Lettre 7 dans *Correspondance, entretiens et documents* (publiés par Pierre Coste, C.M.), Tome I^{er}, pp. 21-22.

Madame la générale, et de l'esprit de soumission avec lequel je suis entré en leur maison. La gloire en soit à Dieu, et à moi la confusion ! »⁶.

Et pour connaître plus avant Marguerite de SILLY, Madame de GONDI, voyons de suite les témoignages de plusieurs de ses biographes.

ABELLY, I, p. 29: « Cette vertueuse dame, qui aimait parfaitement le bien, et qui désirait ardemment de le procurer dans sa famille et parmi tous ses sujets, fut sensiblement consolée de la grâce que Dieu lui avait faite, de lui avoir donné un prêtre, tel qu'elle le pouvait souhaiter, et en qui elle reconnaissait, outre les dispositions et les qualités propres pour l'exécution de ses bons desseins, une conduite très sage et une charité parfaite pour s'y pouvoir confier en toute assurance ».

COSTE I, p. 82: « Il eut été difficile de trouver femme plus vertueuse. Sa vivacité naturelle la portait à des impatiences qu'elle ne tardait pas à regretter. Sitôt qu'elle s'était oubliée, elle s'agenouillait, même devant ses domestiques, et demandait pardon. Son principal défaut était la tendance aux scrupules, et de ce défaut son confesseur souffrait plus qu'elle-même ».

COSTE I, p. 85: « Si le confesseur fut profondément édifié de la délicatesse de cette âme d'élite, qui abhorrait l'ombre même du péché, il eut beaucoup à souffrir de sa tendance aux scrupules. Elle le voulait près d'elle dans sa maison, dans ses voyages. Était-il absent, elle craignait qu'un accident, une maladie le lui ravît et elle hâtait son retour. Pour combattre cet attachement excessif, Vincent de PAUL la mit en rapport avec un excellent directeur d'âmes, de l'ordre des Récollets, auquel elle s'adressait quand le confesseur habituel n'était pas là ».

CALVET, pp. 54-55: « Madame de GONDI était aussi vive et plus agitée que son mari. D'une imagination toujours en travail, qui lui rendait présents à la fois le passé et l'avenir, elle se tourmentait du passé par scrupule et de l'avenir, par appréhension. Très pieuse, elle se faisait une obligation des inspirations de son cœur, et elle se croyait damnée parce qu'elle y manquait. Elle était destinée à devenir le tourment de ses directeurs, comme elle l'était d'elle-même. Elle observa d'abord le nouveau précepteur de son fils, et quand elle eût reconnu en lui un homme de Dieu, elle se confia à lui et lui donna sa conscience à garder. Ce ne fut certainement pas une fonction de tout repos : elle le fatiguait de questions, plusieurs fois résolues, et elle voulait l'avoir constamment à ses côtés, afin de pouvoir recourir sur le champ à son ministère, si quelque scrupule surgissait. C'est avec un cas de choix que Vincent faisait l'apprentissage de la direction spirituelle. Il révérait Madame de GONDI et les grâces

⁶ VINCENT DE PAUL, *Correspondance, entretiens et documents* (publiés par Pierre Coste, C.M.), Tome X^e, pp. 386-387.

exceptionnelles dont Dieu la comblait; mais il paraît bien avoir été excédé par elle, comme que par l'apparat mondain dont elle était entourée, et avoir formé, dès 1616, le projet de s'évader».

HERRERA, pp. 92-93, 101: *« Marguerite de SILLY – piété angélique et cœur d'or – oubliait parfois la mansuétude mais, quand elle s'en rendait compte, elle s'agenouillait devant les gens de sa maison eux-mêmes et leur demandait pardon. Son principal défaut était les scrupules, si bien que, en plus de se tourmenter elle-même, elle tourmentait son confesseur... Dans la maison des GONDI, Vincent ne recevait qu'attentions et honneurs. Madame était comme suspendue à ses décisions. Et le pire était qu'elle était trop attachée à sa direction. Quand il manquait, l'inquiétude et l'angoisse faisaient ses tourments, et, quand elle sortait, il devait l'accompagner. En plus d'empêcher sa perfection, voilà qui coupait les ailes de son zèle... C'est ainsi que [Monsieur Vincent] dessina le projet de fuir de la maison des GONDI».*

ROMÁN, p. 115: *« Les époux de GONDI commencèrent à voir en leur aumônier un homme providentiel, véritable envoyé de Dieu pour le salut de leur famille. La première à s'en rendre compte fut Madame. Marguerite de SILLY était une âme affligée et complexe. Belle et délicate, avec la beauté fragile d'une dame de GHIRLANDAIO, elle était pieuse au point de préférer que ses fils fussent des saints du ciel plutôt que de grands seigneurs de la terre, comme elle-même le déclara au P. de BÉRULLE. Elle voyait Dieu plutôt comme juge que comme père. Elle se tourmentait elle-même et tourmentait ses confesseurs avec des scrupules sans fondements... ».*

CORERA, pp. 33-34: *« Belle femme, de caractère sensible, si délicate de conscience qu'elle était toujours au bord des scrupules, profondément religieuse, épouse très fidèle et mère très chrétienne, qui n'eut cependant pas tant de succès dans l'éducation de ses fils, elle souffrait de la tentation permanente de l'insécurité. Féminine à l'extrême, elle ne se croyait pas capable de vivre de manière indépendante une vie spirituelle sans s'appuyer de manière obsessionnelle sur un directeur spirituel».*

MEZZADRI, p. 38: *« Si, à l'époque de Châtillon, Madame de GONDI avait eu peur de le perdre, les choses avaient changé maintenant. La pauvre dame avait compris qu'elle ne pouvait mortifier la générosité de l'homme de Dieu. L'eût-elle retenu à ses côtés que Vincent y eût demeuré comme un otage. Pour ne pas le perdre complètement, elle pensa favoriser ses aspirations, donnant son approbation à l'œuvre des missions. Celles-ci devaient se dérouler sur les terres des GONDI. De cette manière, elle assurait l'œuvre de son cher aumônier».*

Seconde période chez les GONDI – Charité et Mission (1618-1625)

Une femme comme Marguerite de SILLY n'allait pas rester les bras croisés. C'est ce que raconte Pierre COSTE, insigne biographe de Monsieur Vincent : « *Madame de GONDI recommanda son affaire aux principales communautés religieuses de Paris et envoya un messenger à Châtillon dans les premiers jours d'octobre. C'était un intime ami du saint, Charles du FRESNE, l'ancien secrétaire de la reine Marguerite de VALOIS, devenu secrétaire du général des galères. Il partit chargé de lettres; il y en avait du Cardinal de RETZ, évêque de Paris, de M. de BÉRULLE, de Madame de GONDI, de ses enfants, de ses proches parents, des principaux officiers de sa maison, de docteurs, de religieux et de beaucoup d'autres personnes de condition et de piété...* »⁷. Impossible de résister. Vincent s'affaiblit et résolut de demander conseil au père BENCE, supérieur de l'Oratoire de Lyon. Et, de Lyon, il partit à Paris, non sans auparavant faire ses adieux à sa paroisse de Châtillon entre les sanglots et le chagrin de ses paroissiens.

C'est ainsi que, le 24 décembre 1618, Vincent entra pour la seconde fois au service de la maison des GONDI. ABELLY dit, dans son style, que Madame de GONDI « *le reçut comme un ange du Ciel* »⁸. Mais, bien que nous ne sachions quelles furent les paroles exactes que Vincent lui adressa, il lui fit comprendre aussitôt que ce second séjour en sa maison allait être très différent du premier. Il ne venait pas en tant que précepteur – un séminariste et sien disciple, appelé Antoine PORTAIL, qu'il avait connu à Clichy, l'accompagnait à cet effet. Il allait seulement être aumônier. Lui posait des conditions et elle faisait des seules. Pour elle, le principal était qu'elle avait enfin auprès d'elle son aumônier et directeur. Mais, de surcroît, elle était disposée à le pousser et à l'accompagner dans les œuvres qu'il se proposerait.

Et les œuvres qu'il se proposa furent deux : la mission, qui avait commencé aux côtés de Madame de GONDI à Folleville-Gannes en 1617, et la charité, qui était constitutive de sa vie depuis un jour à Châtillon. On connaît très bien ce moment. Monsieur Vincent se disposait à célébrer la messe, un dimanche, quand on l'avisait de ce qu'une famille, dans les environs du village, se trouvait dans une extrême nécessité, tous malades et sans que personne les assistât. C'est ce qu'il exposa à ses auditeurs dans l'homélie. Et ses auditeurs l'écoutèrent. Ensuite, quand Vincent se mit en chemin pour visiter cette famille, il trouva une procession de paroissiens qui allaient et venaient l'aider. Et, quand il arriva et vit la quantité d'aide matérielle qui était en train de

⁷ PIERRE COSTE, C.M., *Monsieur Vincent. Le grand saint du grand siècle*, Desclée, Paris 1934, Tome I^{er}, pp. 112-113.

⁸ LOUIS ABELLY, *La vie du vénérable serviteur de Dieu Vincent de Paul*, Paris 1664, Tome I^{er}, Chapitre IX^e, p. 45.

s'accumuler, il découvrit que le peuple chrétien est très généreux mais aussi que sa générosité manque d'organisation. C'est alors qu'il fonda le premier groupe des dames de la Charité pour aller, comme il convient, à la rencontre de la pauvreté existante. Cette œuvre, naturellement, devait continuer à Châtillon et la principale collaboratrice de Vincent fut Marguerite de SILLY, Madame de GONDI. Les deux fondèrent la charité à Villepreux, Joigny, Montmirail, et dans presque tous les villages des terres des GONDI. Chaque charité possédait un règlement, rédigé par Vincent, détaillé, minutieux, ordonné tant à la vie spirituelle et communautaire des dames qu'à tous les détails du service des pauvres ou des malades, en passant par les aumônes, les vivres, les médecines. Point n'est besoin de dire que Madame de GONDI fut la plus généreuse bienfaitrice des charités dans lesquelles elle intervint. Dans le tome XIII^e de *Correspondance, entretiens et documents* de Vincent de PAUL, elle apparaît comme fondatrice et membre des charités de Joigny, Montmirail, Folleville, Courboin. C'est la plus insigne ancêtre des dames de la charité.

Et, à côté de la charité, les missions. En réalité, toutes les missions s'achevaient par la fondation de la confrérie de la charité. La condition que posa Vincent pour entrer de nouveau dans la maison des GONDI était la liberté totale, afin de se vouer aux missions dans les villages champêtres des terres des GONDI et d'y établir des confréries de charité à la manière de Châtillon. Et c'est ce qu'il fit avec l'agrément de Madame de GONDI et jusqu'à sa mort, en 1625.

Cet agrément fut tel que Madame de GONDI se débrouilla pour assurer la continuité de cette œuvre de missions et charités. Nous connaissons le « premier sermon de la mission » à Folleville, le 25 janvier 1617. Nous connaissons les missions que donna Vincent à titre personnel durant ses deux périodes chez les GONDI. Mais, pour Madame de GONDI, cela ne suffisait pas. Encore fallait-il en assurer la pérennité. Déjà auparavant, à Folleville – écrit COSTE –, « Madame de GONDI conçut le projet de laisser un fonds de 16.000 livres à la communauté qui accepterait de donner des missions sur toutes ses terres de cinq en cinq ans »⁹. Elle recourut au Père CHARLET, Provincial des Jésuites, Vincent recourut à BOURDOISE et à BÉRULLE et, comme ils ne trouvèrent aucune communauté qui acceptât, « Madame de GONDI fit de cette fondation l'objet d'une clause testamentaire en faveur de Vincent lui-même, auquel elle laissait le choix du lieu de la mission et des moyens »¹⁰.

Le moment de culminer l'œuvre était désormais arrivé. Et, une fois de plus, la promotrice fut Madame de GONDI. Vincent allait lui attribuer

⁹ PIERRE COSTE, C.M., *op. cit.*, Desclée, Paris 1934, Tome I^{er}, p. 90.

¹⁰ *Ibidem*.

non seulement le capital pour l'œuvre mais encore l'inspiration dont elle tirait son origine. Le 17 avril 1625 se réunirent cinq personnes en l'hôtel des GONDI, rue Pavée: deux notaires du Châtelet, M. et M^{me} de GONDI (Philippe-Emmanuel et Marguerite) et le Père Vincent de PAUL. Il s'agissait de la lecture et de la signature d'un contrat. Par ce contrat, naissait en l'Église de Dieu la Congrégation de la Mission de saint Vincent de PAUL. De saint Vincent de PAUL? Oui, bien entendu. Mais aussi de Marguerite de SILLY, épouse GONDI, «notre première fondatrice», comme l'appelait Monsieur Vincent quand il parlait à ses missionnaires. Point n'était besoin d'un surcroît d'affection de la part de Vincent, en hommage à cette grande femme; c'était la pure vérité. Sans elle, la Congrégation aurait surgi dans l'Église, puisque l'unique fondateur – cela aussi le disait saint Vincent – est Dieu. Mais, de fait, la «première fondatrice» fut Marguerite de SILLY, épouse GONDI. Les époux de GONDI dotèrent l'enfant qui allait naître d'un capital social de quarante-cinq-mille livres. Et, un an auparavant, par leur médiation, l'archevêque de Paris, frère de Philippe-Emmanuel, octroyait à Vincent de PAUL la propriété et le rectorat d'un collège majeur, celui des Bons-Enfants, duquel prit possession Antoine PORTAIL au nom de Vincent le 6 mai 1624. Ç'allait être la première maison de la future Congrégation de la Mission.

Elle pouvait mourir

Ainsi, une fois son œuvre réalisée, Marguerite pouvait mourir. Elle avait été une bonne disciple de son directeur; elle donne l'impression de s'être libérée peu à peu d'elle-même pour se donner aux pauvres, selon l'âme de Vincent. On peut également deviner en Vincent un rapide progrès en sainteté et en maturité humaine, de 1617 à 1625, dans lequel Marguerite de SILLY prit sa part. Elle s'en fut le 23 juin 1625, à peine deux mois après avoir signé le contrat de fondation, assistée par Monsieur Vincent, comme elle l'avait toujours désiré. Elle n'avait que 42 ans. Elle avait également désiré que Monsieur Vincent continuât en sa maison pour s'occuper de son mari et de ses fils. Mais, alors âgé de 44 à 45 ans, Vincent ressentait un appel urgent: la voix de sa Congrégation naissante. Il dut aller annoncer la nouvelle de la mort de son épouse au général, qui était à Marseille avec ses galères. Quant à lui, le général entreprit aussi un nouveau chemin, peu après, entrant à l'Oratoire de BÉRULLE, où il fut ordonné prêtre. L'amitié et l'aide mutuelle de Vincent et de la famille de GONDI persévéra toujours. «*Monsieur Vincent devait à Marguerite de SILLY d'avoir rencontré le vrai sens de sa vie*».